

L'IMMORTELLE BIEN-AIMÉE DE BEETHOVEN

M^{me} La Mara, l'une des plus érudites et des plus consciencieuses des biographes de Beethoven, a publié, l'automne dernier, une étude sur la Comtesse Thérèse Brunswik, l'Immortelle Bien-Aimée du grand musicien. C'est une œuvre savante, sincère, mais point définitive, un essai d'identification de celle à qui furent adressées les quatre lettres trouvées dans un tiroir secret de Beethoven, et dont le portrait se trouve au Musée de Bonn. Mais ce n'est point une démonstration décisive, et la question reste ouverte. Il est intéressant d'en résumer l'état actuel, de montrer les points faibles de l'argumentation de M^{me} La Mara, et d'indiquer brièvement les raisons pour lesquelles il me semble impossible, à l'heure actuelle, de considérer comme exacte la théorie qui voudrait faire de Thérèse Brunsvik l'immortelle Bien-Aimée de Beethoven.

On sait que cette théorie fut lancée par l'Américain Thayer, qui, avec cette intrépidité qui caractérise les historiographes d'outre-mer, entreprit d'en démontrer la vérité, sans se soucier le moins du monde d'en apporter les preuves.

Avant Thayer, on ne faisait aucune difficulté pour admettre que Giulietta Guicciardi eût été la fiancée secrète de Beethoven. C'était l'avis de Schindler, le premier biographe du grand artiste, c'était l'avis du principal intéressé lui-même, puisque, dans ses Cahiers de Conversation, Beethoven a raconté l'histoire de son amour pour celle qui devint la comtesse de Gallenberg.

Thayer ne se contenta pas de cette interprétation, dont la logique évidemment l'offensait. Il fouilla la vie de Beethoven, et fut assez heureux pour découvrir qu'il avait été lié avec la famille Brunsvik, et qu'il avait eu pour élève Thérèse de Brunsvik, passionnée d'art et de littérature, recherchant la société des hommes éminents, et dont la vie étrange et mouvementée semblait cacher un mystère. Thayer ne connut plus les doutes :

sans hésiter, il affirma que nulle autre que Thérèse ne pouvait prétendre au beau titre d'immortelle Bien-Aimée. Puis il chercha des preuves.

Il crut en trouver.

Thérèse de Brunsvik, riche, jolie et intelligente, ne s'était jamais mariée. Et elle disait parfois à ceux que son célibat intriguait qu'elle avait eu dans sa vie un grand roman d'amour auquel il ne lui était pas possible de devenir infidèle.

D'autre part, il est établi que les Brunsvik avaient reçu fréquemment Beethoven dans leurs châteaux de Márton-Vásár et de Korompa. Thérèse fut son élève, et François, musicien lui-même, son ami. Ecrivant un jour à François, Beethoven terminait ainsi sa lettre : « Embrasse pour moi ta sœur Thérèse. »

Thayer échafauda là-dessus sa fragile théorie. Evidemment, Thérèse avait aimé le grand artiste, elle s'était fiancée à lui, secrètement, ne se confiant à personne, sauf à son frère François, qui servit ainsi de confident et de messenger d'amour aux fiancés. Mais l'orgueil aristocratique de la famille Brunsvik, qui descend, comme on le sait, d'un Roi d'Angleterre et qui est apparentée à la famille grand-ducale de Brunswick, s'était opposé au mariage. Beethoven avait quitté Márton-Vásár, désespéré, et Thérèse avait gardé sa foi jusqu'à la fin de ses jours.

Cette thèse, M^{me} La Mara la reprit, la développa, l'étaya de preuves nouvelles. Son œuvre, sérieuse et impartiale, mérite ce que les autres ne méritaient point : une réfutation. Je crois être désigné suffisamment pour entreprendre cette controverse. J'ai, en effet, le rare privilège d'être doublement l'arrière-petit-neveu de Thérèse Brunsvik ; je suis le dépositaire de tous ses papiers, qu'elle légua à mon père, comme son testament peut en faire foi.

Lorsque parut le livre de La Mara, la *Revue des Deux Mondes* en donna un ample compte-rendu, dont l'auteur était M. de Wyzewa. *Le Temps*, à cette occasion, chargea un de ses collaborateurs, M. Raymond Recouly, de demander à ma mère son avis sur la thèse soutenue par l'historiographe allemand. Ma mère prit nettement parti contre cette thèse. Et à ce propos, les reproches ne nous ont point été épargnés. On dit notamment qu'il n'était pas beau de notre part de ne

pas vouloir que la Comtesse Brunsvik ait été la fiancée de Beethoven. On retrouva dans notre attitude une réédition de cet orgueil aristocratique des Brunsvik, dont parla Thayer. M. André Beaunier ayant repris à son compte l'argumentation de M. de Wyzewa, dans *le Figaro*, on n'inséra point notre lettre de rectification, probablement pour la même raison.

Avant toute chose, je tiens à affirmer qu'en prenant à tâche de démontrer la fragilité de la théorie Thayer dans son état actuel, je ne prétends point la ruiner à tout jamais. Mais je veux prouver qu'aujourd'hui il n'y a aucune raison sérieuse pour qu'on la préfère à l'interprétation donnée par Schindler, et dont l'exactitude se trouve corroborée par Beethoven lui-même, dans ses Cahiers de Conversation. Je ne demande pas mieux que de joindre aux titres d'immortalité que mon aïeule a acquis par ses œuvres et ses travaux celui d'avoir été la fiancée de Beethoven. Mais je désire que l'on m'en donne les preuves. Or, celles qu'on a apportées jusqu'à ce jour ne me suffisent point.

Ces preuves sont au nombre de cinq :

1° La première est constituée par les trois lettres, non signées et non adressées, découvertes parmi les papiers de Beethoven, et qui relatent l'histoire d'une grande et violente passion amoureuse;

2° La seconde preuve serait donnée par le portrait de femme qui se trouve au Musée de Bonn, et qui est dédié au grand artiste, à l'ami excellent, au meilleur des hommes, et qui est signé : T. B.;

3° La troisième preuve est dans ce baiser que Beethoven envoie à Thérèse Brunsvik par l'entremise du frère de celle-ci;

4° La quatrième preuve est le célibat de la comtesse Brunsvik, et le fait qu'elle repoussa une demande en mariage en disant : une passion antérieure m'a consumé le cœur;

5° Enfin, M^{me} La Mara relate dans son livre des confidences d'une parente de Thérèse, qui lui aurait affirmé les secrètes fiançailles de la jeune fille avec Beethoven.

J'ai cherché, dans la correspondance et dans les papiers de la comtesse Brunsvik, à contrôler ces preuves. J'ai acquis la certitude de leur insuffisance.

Je n'ai pas besoin de dire que je ne considère pas comme

sérieuse celle que Thayer prétend tirer des trois lettres non signées. Schindler a reconnu qu'elles étaient adressées à Giulietta. Il n'y a pas de raison pour ne pas lui faire crédit. Il n'y en a surtout aucune pour faire de Thérèse Brunsvik leur destinataire.

M^{me} La Mara a publié le portrait de femme du musée de Bonn. Je l'ai comparé aux portraits que je possède de Thérèse : il n'y a aucune ressemblance.

Il ne pense pas qu'un baiser — un baiser écrit, surtout — puisse prouver grand'chose. Au moment de leur amitié, Beethoven était déjà vieux, et Thérèse toute jeune. Le grand écart entre leurs âges autorisait cette familiarité. En outre, il me semble que, s'il s'était agi d'une fiancée, le grand artiste ne se serait point contenté de lui envoyer un simple baiser, et l'aurait assurée de son amour, de sa fidélité, de sa constance, comme il est d'usage en pareil cas.

Les confidences dont parle M^{me} La Mara ne sont point décisives. Leur valeur est détruite par le journal de Thérèse lui-même, dans lequel il n'est pas une fois question de Beethoven et de fiançailles.

Enfin, la comtesse Brunsvik s'est chargée de nous expliquer elle-même son célibat, de nous raconter en détails cette « passion qui lui a consumé le cœur ».

En fouillant cet été sa volumineuse correspondance, où, du reste, je n'ai pas pu découvrir un mot relatif à Beethoven, ni une lettre du grand musicien, ni aucune allusion, sauf peut-être celle-ci que je ne considère pas comme importante : « Ces vers sont bien jolis, Beethoven devrait les mettre en musique », j'ai trouvé un gros dossier portant cette suscription : « Le journal du cœur » (Tagebuch des Herzens), et, au-dessous, « Point de roman » (Kein Roman). Ce dossier contenait plusieurs centaines de lettres, billets, missives, écrits au crayon ou à la plume, sur des feuillets de toute espèce, datés de toutes les heures du jour et de la nuit, et dans lesquels il ne me fut point difficile de reconnaître l'écriture de Thérèse Brunsvik.

Cette correspondance était adressée à un homme, dont je n'ai pu découvrir encore le nom de famille, mais dont le nom de baptême était *Louis*.

Je pensai naturellement qu'il s'agissait de Beethoven. Je ne tardai point à reconnaître mon erreur.

Louis, pour qui Thérèse Brunsvik éprouvait la plus violente passion, et qui était son fiancé à l'insu de tous, était un jeune homme, de famille noble, beaucoup plus jeune que Thérèse, et qui avait été élevé dans l'école des cadets de l'aristocratie, au Theresianum de Vienne. Or, Beethoven était plus âgé que la comtesse Brunsvik, et n'était point noble : il n'avait jamais été au Theresianum.

Du reste, les caractères mêmes de cette correspondance amoureuse s'opposent à ce qu'on cherche à identifier Louis avec le grand musicien. Rien de plus étrange et de plus intéressant que cette passion, violente, folle parfois, puis froide, philosophique. Les lettres sont signées tantôt Thérèse — ce sont les véritables lettres d'amour, griffonnées à la hâte après quelque soirée, ou au petit jour ; tantôt d'un mot grec : *Alotus*, qui est le nom d'une prêtresse de la beauté et de l'amour, dont Platon a parlé dans ses *Entretiens*. Ce ne sont alors que spéculations métaphysiques, que longues ratiocinations sur le but de la vie, sur la nature de l'amour, auxquelles Louis répondait d'une plume diserte et docile. Et je ne pense pas que Beethoven se serait contenté de cette correspondance d'encyclopédistes.

Enfin, sur une des lettres de Louis — il n'y en a guère qu'un petit nombre — j'ai retrouvé un cachet armorié : le Gotha de 1816 à 1819 nous permettra d'identifier rapidement le mystérieux fiancé de Thérèse Brunsvik.

On me répondra probablement que la comtesse Brunsvik avait pu aimer deux fois dans sa vie, Louis après Ludwig, ou Ludwig après Louis.

A première vue, cela ne paraît point impossible. Cependant, l'étude approfondie des relations de Thérèse avec Louis rend cette hypothèse bien improbable.

Thérèse, telle que nous la voyons reflétée dans sa correspondance amoureuse, est une intellectuelle, rebelle et réfractaire à l'amour. La passion est en elle, mais elle se révolte, lutte, et, quand son cerveau a repris le dessus, elle s'écrie : « Quand je pense que j'aurais pu m'abaisser jusqu'à l'épouser ! » Elle accable de son mépris, aux heures de trêve, l'homme qui a eu le malheur de lui inspirer cet amour qu'elle

déteste. Elle le rend responsable du trouble de son cœur, et, quand elle finit par le chasser, elle chante un hymne éperdu à sa liberté reconquise :

« Frei ! Frei ! Frei ! » (Libre ! Libre ! Libre !)

Il est peu probable qu'elle ait consenti de nouveau à asservir sa personnalité si indépendante, fût-ce à l'amour d'un Beethoven.

Et puis, comment admettre que François de Brunsvik ait recommencé à jouer ce rôle d'unique confident qu'il avait assumé la première fois ? Que la famille Brunsvik n'en ait rien su ? Que rien n'en ait transpiré, dans cette société bavarde, curieuse, avide d'aventures et de potins ? Qu'une jeune fille puisse cacher entièrement une intrigue amoureuse, cela est possible. Mais qu'elle en cache une deuxième, absolument identique quant aux circonstances, cela est inadmissible, surtout lorsqu'il s'agit d'un grand homme, d'une personnalité en vue.

L'aventure de Thérèse de Brunsvik avec Louis me paraît une raison suffisante pour conclure à l'inanité de la théorie de Thayer. En même temps, elle nous explique la genèse de cette théorie. Il est désormais certain pour moi que quelques souvenirs sur la liaison de la comtesse de Brunsvik avec Louis étant parvenus à Thayer, la similitude des noms, jointe à la lettre du baiser, à quelques indices plus vagues encore, ont déterminé l'historiographe américain à faire de la grande dame hongroise l'immortelle Bien-Aimée de Beethoven. Ces coïncidences nous donnent la clé de ce que, jusqu'à nouvel ordre, nous ne pouvons considérer que comme une piste obscure, sinon comme une erreur historique.

F. DE GERANDO.

